

(EN GUISE D') AVANT-PROPOS

de *La chute dans le temps*

Nous citons souvent, « de mémoire », les textes de Cioran – nombreux – qui se rapportent à la traduction. Ce sont des textes qui ont si longtemps circulé qu'ils ont perdu, même pour nous, fervents lecteurs et traducteurs de Cioran, leur premier impact, fabuleux. C'est pourquoi, en tant que traductrice en roumain de *Précis de décomposition*, je me dis qu'il serait bon de les invoquer en guise d'avant-propos à ce numéro consacré à la traduction de Cioran.

Je suis obsédée surtout par un fragment qui se trouve au début de l'essai *Sur deux types de sociétés* (sous-titre *Lettre à un ami lointain*), essai qui figure dans le volume *Histoire et utopie* et où Cioran compare ce qu'on pourrait nommer la « structure » ou plutôt le « mode d'être » de la langue française, tel qu'il le perçoit onze années après avoir publié son premier livre écrit en français, *Précis de décomposition*, avec la « structure » ou le « mode d'être » du roumain. Je renvoie à ce fragment toutes les fois que je veux obliger mon interlocuteur d'accéder à une prise de conscience qui me semble extrêmement importante : les langues, même celles qui apparemment se ressemblent, ont toujours des structures (très) différentes et ces structures sont le principal obstacle – insurmontable, d'ailleurs, dans l'absolu, mais que le traducteur réussit tant bien que mal à franchir dans le relatif. Je renvoie toujours à ce fragment écrit par Cioran à propos de son rapport au roumain et au français, parce que je crois que l'on n'a plus jamais fait – en termes métaphoriques, il est vrai, mais l'effet est d'autant plus intense, ses irradiations se propageant très loin – une comparaison si pertinente entre la langue française et la langue roumaine, comparaison qui les rapporte l'une à l'autre comme binôme antinomique.

Voilà donc ce que dit Cioran, en s'adressant à son ami Noica : « Vous voudriez savoir si j'ai l'intention de revenir un jour à

notre langue à nous, ou si j'entends rester fidèle à cette autre où vous me supposez bien gratuitement une facilité que je n'ai pas, que je n'aurai jamais. Ce serait entreprendre le récit d'un cauchemar que de vous raconter par le menu l'histoire de mes relations avec cet idiome d'emprunt, avec tous ces mots pensés et repensés, affinés, subtils jusqu'à l'inexistence, courbés sous les exactions de la nuance, inexpressifs pour avoir tout exprimé, effrayants de précision, chargés de fatigue et de pudeur, discrets jusque dans la vulgarité ».¹

Et il continue, dans un français qui est comme une illustration du français qu'il décrit : « Il n'en existe pas un seul dont l'élégance exténuée ne me donne le vertige : plus aucune trace de terre, de sang, d'âme en eux. Une syntaxe d'une raideur, d'une dignité cadavérique les enferme et leur assigne une place d'où Dieu même ne pourrait les déloger. Quelle consommation de café, de cigarettes et de dictionnaires pour écrire une phrase tant soit peu correcte dans cette langue inabordable, trop noble et trop distinguée à mon gré ! »² (Ce fragment nous montre, *encore une fois*, une chose dont les traducteurs de Cioran doivent toujours tenir compte : son vécu, sa pensée, son texte relèvent du paradoxe et ils doivent être toujours maintenus dans l'ordre du paradoxe. Cioran ressent son passage du roumain au français comme un véritable « rapt », mais malgré l'écartèlement auquel il se soumet, son choix paradoxal est définitivement fait.) Et Cioran de nous dire encore, sur le ton d'une lamentation : « Je ne m'en aperçus malheureusement qu'après coup, et lorsqu'il était trop tard pour m'en détourner ; sans quoi jamais je n'eusse abandonné la nôtre, dont il m'arrive de regretter l'odeur de fraîcheur et de pourriture, le mélange de soleil et de bouse, la laideur nostalgique, le superbe débraillement. Y revenir, je ne puis ; celle qu'il me fallut adopter me retient et me subjugué par les peines mêmes qu'elle m'aura coûtées ».³

Ces réflexions de Cioran sur la langue dont il se sépare, le roumain, et la langue qu'il vient d'adopter, le français, vues, l'une, comme la langue de l'ordre et de la rigueur la plus contraignante, l'autre comme une langue caractérisée par un « superbe débraillement », nous fournissent les meilleurs arguments pour une approche théorique et pratique qui met en œuvre le paradoxe d'une possible/impossible traduction : la traduction est toujours « fidèle »/ « infidèle », dans le sens qu'elle est frappée par le péché original de la différence de structure qui existe entre les langues, différence

qu'on ne saurait dépasser qu'en opposant le paradoxe « fidèle » / « infidèle » que je vient d'invoquer.

Par ailleurs, si nous corroborons tout cela avec d'autres textes de Cioran, nous constatons que pour celui-ci l'adoption du français (vécue par lui comme une illumination) est synonyme du passage à un état d'ordre et de rigueur cartésiens dans son mode même de penser et d'écrire. La langue française et la langue roumaine sont ressenties par Cioran comme deux moules : l'un, propice au « délire », l'autre, favorisant l'autocontrôle et le rationnel. L'option pour le français a donc, dans le cas de Cioran, d'importantes réverbérations existentielles qui accompagnent le processus scriptural sur tout son trajet.

Irina MAVRODIN

NOTES :

¹ Cioran, *Œuvres*, Gallimard, 1995, p. 979.

² *Ibidem*, p. 979 – 980.

³ *Ibidem*, p. 980.